



Linx

Revue des linguistes de l'université Paris X Nanterre

48 | 2003

Approches syntaxiques contemporaines

Le cadre du lexique-grammaire

Amr Helmy Ibrahim



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/linx/219>

DOI : 10.4000/linx.219

ISSN : 2118-9692

Éditeur

Presses universitaires de Paris Nanterre

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2003

Pagination : 101-122

ISBN : 0246-8743

ISSN : 0246-8743

Référence électronique

Amr Helmy Ibrahim, « Le cadre du lexique-grammaire », *Linx* [En ligne], 48 | 2003, mis en ligne le 01 octobre 2003, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/linx/219> ; DOI : 10.4000/linx.219

Département de Sciences du langage, Université Paris Ouest

Le cadre du lexique-grammaire

**Amr Helmy Ibrahim, Cellule de Recherche Fondamentale en
Linguistique Française et Comparée (CRFLFC)**

Université de Franche-Comté

amr.ibrahim1@libertysurf.fr

amribrahim@minitel.net

17 janvier 2003. Université de Pennsylvanie¹. Journée sur le thème *L'héritage de Zellig Harris : langue et information au seuil du 21^{ème} siècle*². Stephen Johnson³ me demande ce qui a bien pu me pousser à traverser l'Atlantique.

– Mon laboratoire vient d'achever une traduction française de *Language and Information* et puis...je suis un élève de Maurice Gross...

– Ah...Maurice! Every verb is unique...

Ce « trait » du concepteur du cadre du *lexique-grammaire* reste en effet bien saillant : *chaque verbe est unique*. Maurice aimait de fait à souligner que si l'on prenait, pour les classer en fonction de leurs propriétés communes, l'ensemble des verbes du français et l'ensemble des propriétés à travers lesquelles on les avait décrits pendant une dizaine d'années dans son laboratoire, on aboutirait à une moyenne de 1,5 verbe par classe. Et il ajoutait que les propriétés pertinentes pour ce classement n'étaient pas toutes les propriétés envisageables.

Ce trait en rappelle un autre. Il n'y a pratiquement pas deux entrées lexicalement pleines, dans quelque langue que ce soit, auxquelles on puisse accorder précisément le même sens ou dont on fasse exactement, en discours, le même usage. Il y a un parallélisme donc entre, d'un côté, le différentiel qui permet de distinguer formellement deux entrées verbales, en fonction de propriétés syntaxiques ou grammaticales, et de l'autre, celui qui les distinguera mais en fonction cette fois de

¹ Où Z. S. Harris a enseigné (1931-1979) et créé, en 1947, le premier département de Linguistique aux Etats-Unis et vraisemblablement au monde.

² *The Legacy of Zellig Harris : Language and information into the 21st century*, organisée par Bruce Nevin à l'occasion de la publication de 2 volumes (cf bibliographie) de contributions de chercheurs ayant en commun d'avoir travaillé dans la mouvance ou le prolongement de l'œuvre de Z. S. Harris.

³ Co-éditeur avec B. Nevin du 2^{ème} volume mentionné en note 2..

l'interprétation sémantique que leur donnent les usagers de la langue. A la configuration interprétative de chaque entrée lexicalement pleine correspond donc une configuration grammaticale et il est naturel qu'une description cohérente ne dissocie pas la spécificité d'une acception lexicale de l'ensemble très spécifique, pour ne pas dire unique, des propriétés grammaticales de cette entrée toutes les fois où elle est actualisée dans un discours.

Sauf à refuser le résultat de cette description des verbes – en démontrant par exemple qu'elle a été mal faite ou que les propriétés retenues n'étaient pas pertinentes et que d'autres arrangements, mieux justifiables méthodologiquement, pourraient conduire à des résultats opposés – une constatation s'impose : la langue fonctionne comme un *lexique-grammaire* et c'est une triple erreur théorique, méthodologique et pratique d'avoir des niveaux d'analyse distincts, pour ne pas dire indépendants, du lexique, de la syntaxe et de la sémantique. Ainsi ne peut-on rien dire de consistant sur le lexique sans avoir exploré la grammaire de chaque mot et il n'existe pas de règles grammaticales totalement indépendantes des particularités lexicales des unités auxquelles elles s'appliquent. Le *lexique-grammaire* recouvre donc à la fois une conception de la langue et un programme pour l'analyser.

Le programme surtout ne se confond pas tout à fait⁴ – et pour certains pas du tout – avec le cadre plus général de la linguistique harrissienne dont il est, pour l'essentiel, issu. Il se distingue aussi, nettement, des différentes hypothèses *lexicalistes* liées ou non au courant générativiste. Enfin il est résolument incompatible tant dans ses pratiques concrètes de description que dans ses présupposés méthodologiques et théoriques avec une linguistique qui partirait d'un ensemble d'intuitions sémantiques fondées ou non sur des associations bi-univoques récurrentes entre formes et interprétations⁵. Le *lexique-grammaire* ne considère pas que le sens que l'on donne aux mots et aux énoncés puisse être le produit d'une combinatoire plus ou moins régulière de primitifs sémantiques, et ceci quelle que soit la manière dont ces primitifs auraient été « identifiés ». Dans le *lexique-grammaire* la sémantique est indissociable des mécanismes formels de la grammaire à travers lesquels une langue construit une prédication.

Ce cadre ne s'est pas constitué du jour au lendemain même si l'on peut penser que, à la suite de son séjour auprès de Z. Harris, Maurice Gross en ait en tête les

⁴ Cf *Méthodes en syntaxe* p. 19.

⁵ C'est moins vrai, comme nous l'a fait remarquer Danielle Leeman, de la « stratégie » adoptée par A. Guillet et J-P. Boons. Ainsi peut-on lire dans l'introduction de BGL 76 : « *De manière générale, le recours à différentes notions sémantiques est pour nous un détour stratégique destiné à appréhender de manière résumante et en première approximation, de vastes ensembles d'observations syntaxiques* » (pp. 38-39). Ainsi, en traitant la table 35S qui regroupe les verbes acceptant le double emploi $N^{\circ}V$ *Prep* N^1 et N° et N^1 *V* décident-ils de ne retenir « *que la sous-classe de ceux qui ont l'interprétation 'symétrique'* ». (p. 207). Mais nous ne pensons pas que ces « stratégies » qui visaient, dans un esprit que, par ailleurs, M. Gross désapprouvait, à « forcer » l'homogénéité sémantique de certaines tables remettent en cause les principes de la méthode tels que nous les avons énoncés. Très peu de tables sont concernées et les effectifs exclus sont résiduels. L'intérêt de la stratégie est par contre patent : il montre une tendance forte de certaines zones de la grammaire à corrélérer certaines propriétés syntaxiques avec certaines intuitions de sens. J-P. Boons et A. Guillet faisaient ainsi de cette tendance une constante là où M. Gross ne voyait qu'une tendance statistique.

grands axes et les articulations essentielles lorsqu'il entreprend, en 1966, dans le cadre du CNRS et afin de produire des descriptions accessibles à l'informatique naissante, de créer le *Laboratoire d'Automatique Documentaire et Linguistique (LADL)*.

1. Un préalable : la réinvention du dictionnaire

Le rapport du lexique à la grammaire se confond rarement avec une relation bi-univoque entre une acception lexicale au sens traditionnel de la lexicographie et une construction grammaticale. Le plus souvent il s'agit plutôt d'une correspondance entre un faisceau d'acceptions proches et un faisceau de propriétés grammaticales. Même dans des cas réputés faciles à représenter comme l'opposition entre :

- (1) *Il a trouvé une pièce d'or dans le caniveau*
 $PRO^{\circ} V Det N^1 Prep N Prep_{loc} Det N$ et
- (2) *Il a trouvé que tu avais mauvaise mine*
 $PRO^{\circ} V Que P$

où il est clair que l'absence ou la présence de la complétive commande une interprétation de type *découvrir* ou *estimer*, les choses ne sont pas aussi simples puisque l'on a

- (3) *Il t'a trouvé une mauvaise mine*
 $PRO^{\circ} PRO^2 V Det Adj N^1$ ou
- (4) *Il trouve normal de ne pas demander leur avis*
 $PRO^{\circ} V Adj Prep Neg V_{inf} Det N$

où l'acception *estimer* paraît à première vue indépendante de la complétive. Autrement dit, il faut que le dictionnaire indique que dans (3) et (4) les formes $PRO^2 \dots Det Adj N^1$ et $Adj Prep Neg V_{inf} Det N$ sont des réductions de complétives, que (3) est une réduction de (2) et que (4) est une réduction de (4') *Il trouve qu'il est normal de ne pas demander leur avis* et il faut donc qu'il y ait, associée aux entrées, une grammaire des complétives. Il faut, plus généralement, que soient spécifiées les conditions d'équivalence entre structures différentes ; ce qui implique :

- de dresser un inventaire hiérarchisé des propriétés les plus pertinentes et de leurs différentes corrélations ;
- de vérifier ces propriétés sur **toutes les unités lexicales** et à en reformuler au fil du classement la nature et les relations.
- Si la diversité lexicale est très grande et la nature des configurations syntaxiques très peu prévisible, il n'en reste pas moins que le nombre de structures grammaticales est relativement réduit et que plusieurs propriétés sont corrélées, parfois même très au-delà de ce que Maurice Gross avait d'abord pensé.

1.1. La phrase simple : étalon absolu des propriétés

A chaque fois qu'on est amené à déterminer le fonctionnement d'une unité de la langue, sa construction comme son interprétation, on n'a pas affaire à un sens primitif ou dérivé d'un côté et à la valeur de structures grammaticales de l'autre mais,

littéralement, à un paquet de relations qui se matérialisent dans la forme d'une phrase simple spécifique. Non pas une phrase générique, c'est-à-dire une suite de catégories ou de paradigmes, mais bien une phrase spécifique où chaque position peut être plus ou moins paradigmatique comme elle peut être unique. Ainsi, si la phrase comporte une préposition, il y a de fortes chances pour que ce soit cette préposition et aucune autre ou seulement une ou deux autres et dans des conditions précises. Par exemple l'alternance de *pour* et *à* dans (5) *Il éprouvait de la difficulté (pour + à) dire ce qu'il pensait* ne relève pas de la même grammaire que l'alternance de *à* et *de* dans (6) *Il était facile à réciter ce poème de Victor Hugo* (7) *Il était facile de réciter ce poème de Victor Hugo* où cette alternance modifie les relations au sein de la phrase ; alors que son absence ou sa limitation se manifestent autrement dans (8) *Il éprouvait (un besoin pressant d'écrire + ce besoin pressant de revoir Paris)* et (9) *Il éprouvait (une grande joie à écrire + cette grande joie [de+à] revoir Paris)*.

1.1.a. L'élaboration transformationnelle des tables de constructions

Une propriété se confondra donc toujours avec la possibilité d'occurrence d'une phrase particulière ; celle-ci est une suite de positions où peuvent apparaître, mais ce n'est pas la situation la plus fréquente, aussi bien des paradigmes catégoriels (i.e. toutes les unités lexicales de la catégorie grammaticale, ce n'est pas la situation la plus fréquente), soit une entrée lexicale unique ou encore une liste plus ou moins restreinte par diverses contraintes (c'est le cas le plus courant). Ces phrases-propriétés servent à établir des tables de constructions, c'est-à-dire des listes de sous-classes d'une catégorie grammaticale. Chaque sous-classe, chaque table, regroupera un maximum de propriétés communes autour d'un noyau constitué d'une structure, plus ou moins définitoire de la sous-classe, associée à un minimum de propriétés saillantes, c'est-à-dire de sous-structures.

Cette procédure est aux antipodes des méthodes classiques de classement distributionnel. Ainsi, pour ne prendre qu'un exemple, deux verbes comme *dire* et *vouloir* peuvent apparaître dans une même construction et avec les mêmes items lexicaux :

- (10) *Alix dit avoir des preuves irréfutables* et
(11) *Alix veut avoir des preuves irréfutables*

mais relever de deux tables de constructions différentes⁶, du fait que (10) correspond à (10') *Alix dit à X qu'il a des preuves irréfutables* alors que (11) correspond à (11') *Alix veut que des preuves irréfutables soient en sa possession*.

Il y a donc au moins deux considérations grammaticales qui distinguent formellement et sémantiquement les deux verbes : leur structure argumentale et les contraintes sur la réduction de leurs complétives. Et ces deux considérations impliquent la mise en relation de (10) et (11) avec des énoncés qui ne se trouvent pas dans leur environnement. Cette mise en relation peut être transformationnelle mais elle ne l'est pas toujours, tout au moins au sens strict de la notion de *transformation*,

⁶ La première (T 9 Gross 75) définie par la construction $N^{\circ} V Qu P \dot{\alpha} N^2$; la deuxième (T 6) définie par la construction $N^{\circ} V Qu P$.

c'est-à-dire un changement de forme sans changement de sens et qui affecte une structure indépendamment de son contenu lexical.

Reste naturellement à justifier pourquoi, en termes de classement, la différence entre (10') et (11') est plus pertinente et plus importante que la ressemblance entre (10) et (11). La réponse révèle un enjeu important de la méthode et distingue assez nettement le *lexique-grammaire* d'autres cadres méthodologiques.

Maurice Gross donnerait⁷, dans un premier temps, un argument d'ordre strictement méthodologique issu de l'observation : d'une part une structure qui fait ressortir le nombre d'arguments attachés à un verbe est plus discriminatoire et plus *générale* qu'une structure qui ne le fait pas et peut être associée à des données statistiques sur la probabilité d'occurrence des énoncés, d'autre part il est plus rentable lorsqu'on a affaire à une *structure réduite*, par exemple la sous-structure résultant en (10) et (11) de la réduction de complétives différentes en (10') et (11'), de se fonder pour le classement sur la structure *plus complète* dont elle est issue. *A fortiori* lorsque ces structures sources sont différentes. Ici aussi il y a un argument statistique : les traits distinctifs apparaissent mieux lorsqu'ils opposent des *structures étendues* à forte probabilité d'occurrence, comme c'est le cas des deux types de complétives qui apparaissent respectivement en (10') et (11'). Dans un deuxième temps, il pourrait ajouter que la structure la plus complète, la plus étendue et éventuellement *la plus redondante* est toujours la source descriptive *la plus définitoire et la plus sûre*. Il se référerait alors, tout naturellement, au principe fondateur du transformationnalisme harrissien. Une règle qui, chez Harris, ne connaît jamais d'exception.

1.2. Relations entre constructions

Un problème complémentaire, aux yeux de certains théoriquement plus fondamental que celui du classement de verbes différents ayant des constructions communes, est celui du classement des emplois d'un même verbe ou de verbes homonymes ayant des constructions différentes correspondant ou non à des acceptions différentes.

C'est une question cruciale pour l'élaboration des dictionnaires ; les solutions apportées révèlent la position de la méthode vis-à-vis de la relation entre la forme et le sens, en l'occurrence entre les constructions syntaxiques et l'interprétation sémantique qui leur est associée. Elles déterminent enfin la façon de traiter la relation de l'interprétation sémantique et des constructions syntaxiques aux différentes catégories grammaticales.

Nous ne reprendrons pas pour l'illustrer les exemples donnés dans Maurice Gross 75, BGL 76, Giry-Schneider 78 ou 87, Gaston Gross 89 et Guillet / Leclère 92. Les classements que l'on trouve dans ces livres ont pu être modifiés et les tables des deux premiers comportent plusieurs erreurs matérielles. D'autre part, la question est le plus amplement exposée et discutée dans les trois premiers ouvrages, où une notion aussi centrale pour le *lexique-grammaire* que celle de *verbe support* n'était pas encore clairement théorisée. Nous construirons notre illustration en essayant d'être le plus

⁷ Nous faisons ici la synthèse de diverses *justifications* de classement contenues dans les commentaires des tables de constructions de *Méthodes en syntaxe*.

fidèle possible à l'esprit de la méthode et aux résultats qui se sont accumulés au fil des années dans un grand nombre de publications⁸.

Si l'on prend un verbe comme *défendre*, on peut regrouper la quasi totalité de ses constructions en six ensembles correspondant à quatre interprétations sémantiques biens distinctes ; six si l'on prend en compte des nuances plus fines :

- A - $(N^{\circ}_{hum} + N^{\circ}_{nr}) V \text{ à } N^{\circ}_{hum} (Qu P_{subj} + de V_{inf})$
a- *Alix défend à Chloé (qu'elle parte + de partir)*
b- *La guerre défend (à Chloé) (*qu'elle parte + de partir)*
A.a -

- (12) *Alix (défend + interdit) à Chloé (qu'elle parte + de partir) ↔ (12') Alix (signifie + formule) à Chloé (son interdiction + sa défense) de partir ↔ (12'') Alix (exprime + communique + transmet) à Chloé des propos dans lesquels il lui (signifie + formule) (sa défense + son interdiction) de partir.*

Les propriétés définitoires élémentaires de la construction sont le caractère *humain* de N° , le fait que l'argument en position de N^1 soit une complétive au subjonctif ou sa réduction, et le caractère quasi obligatoire de l'argument à N°_{hum} sous cette forme. De ces propriétés découlent des propriétés secondaires tout aussi définitoires : l'actualisation de la nominalisation du verbe *défendre* tel qu'il se présente dans cette construction génère, par *restructuration*⁹, des verbes supports¹⁰ spécifiques : *formuler* ou *signifier*. Enfin, cette construction peut toujours recevoir, en (12''), une paraphrase analytique descriptive¹¹ plus étendue et plus redondante qui fait émerger un *verbe descripteur*, « communiquer », « exprimer » ou « transmettre » qui appartient au même paradigme syntaxique et sémantique de *défendre* tout en ayant un caractère plus

⁸ Il existe sur le site du LADL : <http://ladl.univ-mlv.fr/French/biblio.html> une bibliographie importante quoique malheureusement très incomplète des travaux effectués dans le cadre du *lexique-grammaire*

⁹ Contrairement aux transformations qui s'appliquent à des structures indépendamment de leur contenu lexical, les restructurations sont lexicalement dépendantes. Les transformations sont des règles générales opérant indifféremment sur toutes les unités d'un paradigme lexical. Les restructurations ne sont possibles qu'avec un sous-ensemble plus ou moins étendu, parfois une seule unité, du paradigme lexical.

¹⁰ Un verbe support sert à actualiser un prédicat nominal et est de ce fait effaçable au cours d'une restructuration qui respecte la complétude des énoncés : *La défense de partir qu'il a signifiée à Chloé n'était pas justifiée ↔ Sa défense à Chloé de partir n'était pas justifiée*. Pour une synthèse des critères et des différences avec les autres types de verbes (distributionnels, génériques, opérateurs, auxiliaires, figés) ainsi qu'une liste des verbes supports du français cf Ibrahim 2000.

¹¹ Première étape d'une analyse matricielle en termes harrissiens de *report* où les paraphrases successives, en déployant au maximum les composantes de construction du sens, au prix d'une redondance accrue, s'affranchissent des contraintes syntaxiques spécifiques liées aux constructions. Cet aspect est développé dans Ibrahim 96, 97, 98, 01 et 02.

générique que ce verbe, ainsi qu'un *paradigme de classe*¹², « propos », qui détermine le *domaine* lexico-sémantique dans le cadre duquel la construction est interprétable.

(12), (12') et (12'') forment une classe d'équivalence. Non seulement du fait de l'intuition qui leur donne « le même sens » mais surtout parce que les changements susceptibles d'affecter la construction de départ vont aussi affecter l'organisation de cette classe. Les énoncés en prime et seconde n'ont naturellement pas le même statut d'acceptabilité que les énoncés qu'ils décrivent. Ils ne sont naturels que dans des situations métadiscursives qui ne viennent peut-être pas toujours spontanément à l'esprit.

A ce jeu de paraphrases sémantiques, qui constitue un test de cohérence de l'analyse, sans plus, correspond, sans modification des corrélations formelles décrites, une *synonymie locale*, c'est-à-dire *syntactiquement dépendante*, entre *défendre* et *interdire*. Enfin, cette construction admet une transformation impersonnelle *Il a été défendu à Chloé de partir* absente des autres constructions du même verbe¹³.

A.b -

- (13) *La guerre (défend à + interdit à + empêche) Chloé de partir* ⇔ (13' / 13'') *La guerre [(constitue + équivaut) pour Chloé à (une défense + une interdiction + un empêchement)] + [est l'équivalent pour Chloé d'un empêchement] de partir.*

Le passage d'un N°_{hum} à un N°_{nr} induit une restructuration différente et un mode d'actualisation différent de la nominalisation du verbe. La paraphrase analytique descriptive (13'') se confond ici avec la restructuration (13'), ce qui rend compte d'une différence sensible de sens concrétisée par l'impossibilité d'avoir *transmettre des propos* dans la description, l'inadéquation à ce sens de la construction impersonnelle associée à A.a et l'apparition dans le paradigme de synonymie locale de *empêcher*.

B-

N°_{hum} se V (de V_{inf} Ω + de ce que P) {E + [(auprès de + devant) N°_{hum}]}¹⁴

- (14) *Alix se défend de vouloir partir* {E + [(auprès de + devant) Chloé]}
- (14') *Alix (prend la défense + se pose en défenseur + est le défenseur) d'Alix (auprès de + devant) Chloé contre l'accusation de vouloir partir dont Alix est l'objet.*
- (14'') *Alix (transmet + exprime) à Chloé des propos dans lesquels il prend la défense d'Alix contre l'accusation de vouloir partir dont Alix est l'objet.*

¹² Les paradigmes de classes ont une fonction définitoire qui fait que, à moins de remplir une fonction anaphorique, ils sont, comme les supports, effaçables. Ils sont le *N* de la formule *X est un N*. Ils jouent un rôle important dans les *classes d'objets* de Gaston Gross. Il convient de les distinguer des *noms classificateurs* (cf Ibrahim 96 : 112 ainsi que Giry-Schneider 94).

¹³ Ce critère est important mais il n'est pas, en l'occurrence, définitoire. Argument indépendant, il confirme notre distinction, mais n'appartient pas au faisceau de propriétés spécifiques de la grammaire locale du verbe étudié.

¹⁴ *E* indique que la séquence qui suit « + » fait partie de la structure mais n'apparaît pas obligatoirement dans toutes ses réalisations. Une suite entre parenthèses sans « + » comme dans C ou D un peu plus bas est également facultative.

- (14a) *Alix se défend de faire le jeu de Chloé*
 (14'a) *Alix (défend + interdit) à Alix de faire le jeu de Chloé*
 (14''b) *Alix exprime des propos dans lesquels il prend la défense d'Alix en niant l'accusation dont il est l'objet de faire le jeu de Chloé.*

La nominalisation par restructuration génère ici des supports radicalement différents de ceux qui apparaissent en A et qui correspondent bien au changement radical de l'interprétation sémantique de la construction du fait de la forme réfléchie du verbe. On y voit au passage l'extrême sensibilité du V_{sup} à la structure morphosémantique du N_{pred} selon qu'il s'agit d'une nominalisation d'événement, d'un nom d'agent générique ou d'un nom d'agent spécialisé (= *défendeur*). On voit également la différence de traitement des interprétations différentes de *se défendre* selon que l'on dit quelque chose pour prendre sa propre défense ou qu'il s'agit (14'a) d'une attitude par laquelle on s'interdit de faire quelque chose. Autre différence importante : le nom classifieur *accusation* n'est pas restructurable en A. Enfin, les structures propositionnelles sont corrélées différemment.

C - $N^{\circ}_{hum} V N^t_{hum}$ (contre Ω)

- (15) *Alix défend Chloé (contre (Loïc + la bêtise humaine +...))* \Leftrightarrow (15') *Alix [(prend + assure) la défense + (agit + se pose) en défenseur] de Chloé { E + contre (Loïc + la bêtise humaine)}* \Leftrightarrow (15'') *Alix (transmet + exprime + formule) à quelqu'un dont il n'est pas question dans l'énoncé des propos dans lesquels Alix [(prend + assure) la défense + (agit + se pose) en défenseur] de (la personne + les intérêts) de Chloé contre quelqu'un ou quelque chose.*

On retrouve ici globalement les principaux V_{sup} de B ainsi que le classifieur de domaine *propos* de Aa et B mais (15'') fait ressortir une différence fondamentale de la structure actancielle de C. C'est en effet le seul cas où le destinataire des propos est présupposé mais n'apparaît pas dans les arguments exprimés ou exprimables de la structure.

D - $(N^{\circ}_{hum} + N^{\circ}_{nr}) V N_{loc}$ (contre Ω)

- (16) *(Alix + Cette machine + Cette barrière) (défend + protège) ce lieu contre les Huns* \Leftrightarrow (16') *(Alix + Cette machine + Cette barrière) assure la (défense + protection) de ce lieu contre les Huns* \Leftrightarrow (16'') *(Quelqu'un + Quelque chose) assure par [son action de (défense + protection)] + [sa position (défensive + protectrice)] contre (quelqu'un + quelque chose) que (quelqu'un + quelque chose) n'a pas accès à un lieu.*

Ici deux propriétés distinctives : l'actualisation du nom ne peut pas se faire autrement qu'avec le V_{sup} *assurer* ; l'énoncé descripteur redonne à *assurer* un statut distributionnel en générant les noms classifieurs *action* ou *position* et leur *corrélat*¹⁵ accès.

¹⁵ Un corrélat est un terme générique qui introduit, sous forme de lien, un trait indispensable et comme tel récurrent, à la caractérisation d'un domaine. Les corrélat font également partie des

E - (N°_{hum} + N°_{nr}) V N_{op} Qu P

(17) (Alix + Cette théorie) (**défend + soutient**) (l'idée + le point de vue + la thèse) que LG est un gaz ⇔ (17' / 17'') (Alix + Cette théorie) (**prend la défense de + se pose en défenseur de + apporte un soutien à**) (l'idée + le point de vue + la thèse) que LG est un gaz.

Comme en (13) l'énoncé restructuré, ici le produit de la seule nominalisation, et l'énoncé descriptif métadiscursif se confondent, c'est-à-dire que les V_{sup} issus de la restructuration constituent la seule base descriptive de l'énoncé. Ce qui est remarquable est que les V_{sup} qui apparaissent en E apparaissent tous en B et C mais c'est seulement en E qu'ils se confondent avec la base descriptive de l'énoncé.

Il n'existe donc pas deux configurations formellement identiques comme il n'y a pas deux acceptions sémantiques identiques :

A.a ≡ interdire ; A.b ≡ empêcher ; B ≡ s'interdire ou nier ; C ≡ défendre ; D ≡ protéger ; E ≡ soutenir.

Une dernière remarque : indépendamment des différences de configuration, il y a une position syntaxique qui, par sa relation spécifique aux autres, semble avoir été, à chaque fois, responsable de toutes les différences, celle du premier complément, ici, le plus souvent complétif. L'analyse de cette position s'avère donc centrale pour la compréhension du fonctionnement de toute la grammaire¹⁶ et des mécanismes de construction du sens qui s'y attachent. On comprend alors mieux que la démarche de Maurice Gross et du *lexique-grammaire* soit née de l'analyse des complétives.

2. Équivalences, créativité, taxinomies et complétives

Pour qu'une phrase simple puisse matérialiser toutes sortes de propriétés et être une source pour toute description, elle doit être capable de manifester deux types de mécanismes apparemment contradictoires : développer une créativité combinatoire susceptible d'une diversification et d'une extension quasi infinies, mais aussi manifester des configurations d'abrègement ou de réduction particulièrement radicales. La grammaire d'une langue, en tout cas dans le cadre du *lexique-grammaire*, n'est rien d'autre que ce jeu d'extension et d'abrègement.

Contrairement à ceux qui voient dans les processus de récursivité propositionnelle - relatives notamment - une source de complexité et de créativité, Gross y voit un mécanisme très banal¹⁷. La vraie complexité, celle qu'aucune machine

arguments internes, au sens de Carel / Ducrot (cf *Langages* 142) d'un mot. Pour une illustration extensive cf Ibrahim 98 et 01.

¹⁶ Les verbes intransitifs n'échappent pas à la règle. Dans beaucoup de langues ces verbes ont toujours un complément interne exprimable en surface comme c'est le cas en français dans *un chanteur chante une chanson*.

¹⁷ « les mécanismes syntaxiques récurrents qui allongent les phrases (les transformations binaires) ne semblent pas apporter une contribution quelconque à la créativité. Dans leur quasi totalité, il est

construite à ce jour ne contrôle vraiment, il l'expose avec simplicité en un peu moins de deux pages (Gross 75 : 17-19). Elle porte sur les combinaisons possibles ou impossibles au sein d'une structure de neuf constituants formant une phrase simple. Mais ces possibilités « limitées à 10^{50} cas » et qui peuvent donc « être considérées comme intuitivement infinies » sans qu'il soit nécessaire « de faire appel à des mécanismes infinis pour rendre compte de leur richesse » ne sont qu'un horizon virtuel.

Un autre niveau de complexité limite cette combinatoire virtuelle sans pour autant la simplifier. On ne peut y accéder qu'à travers une taxinomie (ou taxonomie) soumise à l'impératif catégorique de conservation de la matière, motivée, orientée et au besoin corrigée par l'obligation de découvrir et de reconstruire toutes les classes d'équivalence qui existent au sein d'une langue et par delà parmi toutes les langues et au sein du langage humain. Le principe universel de conservation de la matière¹⁸, commande en linguistique l'organisation et la sélection des propriétés classificatoires pertinentes qui vont rendre « intelligible » le fonctionnement de la langue de la même manière que les propriétés liées aux systèmes de reproduction justifient les classements de Carl von Linné. Maurice Gross, qui donnait volontiers comme modèle méthodologique à ses étudiants l'œuvre du fondateur de l'histoire naturelle moderne, aurait en effet pu appliquer à la description des langues cette définition de Linné dans sa *Philosophia botanica* de 1751 : « *La description est l'ensemble des caractères naturels de la plante ; elle en fait connaître toutes les parties extérieures ; elle doit comprendre pour chaque organe le nombre, la forme, la proportion et la position ; être faite dans l'ordre de succession des organes ; être divisée en autant de paragraphes séparés qu'il y a de parties distinctes et n'être ni trop longue ni trop succincte* » avec, plus loin, cette petite remarque conclusive qui, au terme de très longs et fastidieux inventaires, deviendra l'une des découvertes majeures de l'histoire naturelle : « *la disposition des végétaux la plus recommandable doit être tirée du nombre, de la figure, de la proportion et de la situation de toutes les parties différentes de la fructification* ».

Et l'on pourrait dire de Maurice Gross, à une ou deux substitutions près, ce qui a été dit de Carl von Linné¹⁹ : son « *génie se situe dans le positivisme du regard qu'il porte sur la création [la langue] ; il est le don de percevoir les êtres [les unités de la langue] dans leur spécificité mais aussi dans leurs rapports réciproques. Par la vertu du regard, la classification, fondée sur le choix de repères artificiels, semble rejoindre un ordre naturel. La systématique apparaît ainsi comme une phénoménologie et une morphologie. Nommer un être [une unité de la langue] c'est le*

possible de les décrire comme des concaténations de phrases simples à contenus indépendants. Il existe néanmoins des contraintes entre phrases simples qui subissent une transformation binaire, mais comme Harris 68 [*Mathematical Structures of Language*] l'a montré, ces contraintes sont sémantiques, voire culturelles, et bien qu'elles soient de type fini, elles contribuent de manière fondamentale à rendre le langage « créatif ».

¹⁸ Celui-là même qui gouverne la mécanique newtonienne et dont la reformulation par Lavoisier constitue le fondement non seulement de la chimie mais de toute pensée dynamique moderne à savoir que « *Rien ne se crée, ni dans les opérations de l'art, ni dans celles de la nature, et l'on peut poser en principe que, dans toute opération, il y a une égale quantité de matière avant et après l'opération ; que la qualité et la quantité des principes sont les mêmes et qu'il n'y a que des changements, des modifications* ».

¹⁹ Georges Gusdorf dans l'*Encyclopédia Universalis* (1995, T.13 p. 863).

mettre en place dans l'ensemble des êtres. La taxinomie n'est pas une mnémotechnique, mais une véritable science. »

Mais quel était, à l'instar du nombre, de la figure, de la proportion et de la situation de toutes les parties différentes de la fructification de Linné, le fil directeur de l'entreprise classificatrice grossienne ? C'était la nature de la séquence en position de complément d'objet direct des quelque six mille verbes transitifs du français. Plus précisément l'observation qu'une distribution du type :

$$N^{\circ} V \{ Qu P + Det N + Det N de N + V_{inf}(N) + N Pro_{rel} V + N V_{ant} \}$$

présente une gamme de possibilités qu'il est indispensable de pouvoir relier puisqu'elles remplissent toutes la même fonction par rapport au verbe principal conjugué et qu'elles sont toutes dérivables, au minimum deux à deux, l'une de l'autre. Mais on voit vite que d'une part l'ensemble des éléments de la gamme n'appartiennent pas au même paradigme distributionnel, d'autre part qu'il est très difficile de les relier par une règle transformationnelle *stricto sensu* du fait de l'hétérogénéité des paramètres qui gouvernent l'équivalence : nature du verbe principal, coréférence ou non de l'agent du noyau prédicatif principal et du noyau prédicatif complément, contraintes sur la possibilité ou non de nominaliser le noyau prédicatif complément, relation de la proposition subordonnée complétive à sa transformée infinitive ou nominale, équivalence ou non de cette complétive avec un type particulier de relatives, nature du sujet du verbe principal, à savoir s'il s'agit ou non du résultat d'une montée du sujet du noyau prédicatif complément ou de son extraposition, nature des contraintes d'ordre dans la succession des deux noyaux prédicatifs et corrélation de ces contraintes avec la possibilité ou non de nominaliser ces deux noyaux, enfin, question non subsidiaire : les variations de temps, d'aspect et des déterminants appropriés sont-elles, au cours de ces changements, déterminantes ou secondaires, c'est-à-dire rectrices ou dépendantes des propriétés précédentes ?

Maurice Gross établit que toutes ces questions peuvent être posées d'une manière précise et efficace à travers l'analyse d'une petite structure qui a la forme : $(Det) N^{\circ} V V_{-inf} (Det) N$, à la condition expresse que cette analyse soit exhaustive et qu'elle soit centrée en priorité sur une propriété : la relation de cette structure à la structure : $(Det) N^{\circ} V Que P$, autrement dit c'est le Régime des constructions complétives²⁰ qui sera, positivement ou par défaut, le point de départ, le principe organisateur du lexique-grammaire, l'équivalent du système de fructification qui organise l'ensemble de la taxinomie de Carl von Linné.

Tout linguiste, qu'il soit chercheur ou enseignant, s'en rendra vite compte s'il prend la peine de construire un exercice d'analyse transformationnelle à partir de ces deux structures avec un public de jeunes préalablement entraînés à un minimum de manipulations syntaxiques : la quasi totalité de la grammaire de la langue y passe²¹. Un très grand nombre des vrais problèmes de syntaxe avec les problèmes sémantiques qui s'y attachent et qui ont donné lieu à de nombreux articles et livres écrits dans toutes

²⁰ Sous-titre de *Méthodes en syntaxe*.

²¹ À l'exception naturellement des phénomènes liés aux verbes strictement intransitifs (*L'affaire péridite*), de certaines particularités de la prédication adjectivale (*Ce livre est facile à lire*) comme de certaines constructions prépositionnelles.

sortes de perspectives théoriques sont clairement posés et pour certains expliqués par les différences de comportement de ces deux structures selon les unités lexicales à valeur prédicative qui s'y insèrent. On voit ainsi démontré de manière très rigoureuse et très simple comment et pourquoi il est impossible de ne pas faire partir les mécanismes généraux, en nombre fini et de nature simple de la grammaire ou de la syntaxe, des différenciations très complexes et *a priori* non finies du lexique. Et on comprend mieux les raisons de ce pavé dans la mare : « On the failure of generative grammar » (1979)²².

La justification de ce choix : faire de l'étude du groupe objet et en son sein du régime des complétives le pivot d'une taxinomie qui va progressivement couvrir toutes les unités de la langue, est exposée dans Gross 68. La même année paraît aux presses du MIT *The Grammar of English Predicate Complement Constructions* de P.S. Rosenbaum qui reprend une thèse soutenue au MIT en 1965 sous la direction de Noam Chomsky. D'octobre 1964 à juin 1965 Maurice Gross est chargé de cours à l'Université de Pennsylvanie chez Z. S. Harris. La différence de traitement du même sujet dans les deux ouvrages sépare déjà et sépare encore aujourd'hui ceux pour qui les règles de la grammaire ne peuvent pas exister en dehors de propriétés lexicales très spécifiques de ceux qui pensent que des règles d'une forme X peuvent être assez générales pour accueillir les unités lexicales indépendamment de leurs particularités.

Une combinatoire virtuellement infinie mais effectivement corrigée et pour ainsi dire reconfigurée par une taxinomie elle-même gouvernée et hiérarchisée par la sélection de propriétés centrales dont on peut démontrer, *via* un mode particulier de gestion des classes d'équivalence, la pertinence : voilà l'infrastructure de la méthode.

3. Classes d'équivalences, restructurations et supports

Pour se représenter plus précisément cette méthode, il faut préciser ce qu'on entend par *un mode particulier de gestion des classes d'équivalences*.

Il est généralement admis qu'en langue une transformation qui vérifie le principe de conservation de la matière est un changement structurel et lexical qui préserve une équivalence fonctionnelle ou sémantique, voire fonctionnelle et sémantique, entre l'énoncé source et l'énoncé transformé. Il est d'autre part implicitement admis, sans qu'il y ait réellement une théorisation et une modélisation qui le prouvent, que le calcul des équivalences, toujours plus difficile en langue que dans d'autres domaines du monde physique, ne peut se faire sérieusement qu'à la condition expresse que les transformations ne portent que sur des changements de structure ou des changements morpho-acoustiques dont la traçabilité - ou la reconstructibilité - est garantie par des constantes dérivationnelles ou des associations

²² Il y montre notamment que l'essentiel des descriptions, des analyses et des concepts de la grammaire générative constituent une régression et non une révolution par rapport aux approches distributionnelles et à leurs prolongement transformationnels, notamment chez Harris, et ceci dès les pratiques les plus élémentaires comme le découpage abusivement binaire de l'énoncé, les erreurs induites par le passage d'une catégorie *N* ou *V* à une catégorie *GN* ou *GV*, la non-pertinence des représentations arborescentes, l'impossibilité de généraliser les règles proposées et le caractère mathématiquement défectueux de la formulation de ces règles.

figées consignées dans le dictionnaire. Ainsi tout le monde acceptera qu'il y a équivalence entre

[a] *A l'heure qu'il est la voiture des voisins a sûrement défoncé la vitrine de ton magasin*

et

[a'] *A l'heure qu'il est la vitrine de ton magasin a sûrement été défoncée par la voiture des voisins*

ou même

[b] *Il a été tué par la racaille pendant qu'il dormait*

et

[b'] *La racaille l'a tué pendant son sommeil*

mais on aura, à tort ou à raison là n'est pas pour le moment la question, beaucoup plus de mal à admettre qu'il y a la même équivalence entre [a] et

[c] *Au moment où je te parle la vitrine de ton magasin a sans aucun doute été enfoncée par l'auto des gens d'à côté*

ou entre [b'] et

[d] *On l'a buté. La racaille. Il roupillait.*

Pour la même raison et bien qu'il y ait une équivalence fonctionnelle indiscutable entre les deux énoncés :

[e] *mais il se fait tard*

et

[f] *mais il est temps de partir*

produits avec à leur gauche

[g] *Je serais bien resté encore une heure*

et à leur droite

[g] *et je n'aime pas conduire la nuit.*

[e] et [f], situationnellement équivalents, ne sont généralement pas considérés comme tels linguistiquement.

Ces restrictions n'ont rien d'absurde et ne doivent pas être confondues avec on ne sait quelle méfiance vis-à-vis des intuitions sémantiques. Les formes sont *incontournables*. Il n'y a pas d'analyse reproductible de la langue comme d'ailleurs de n'importe quel autre objet qui ne porte sur des formes précisément identifiables. Pas d'analyse fiable dont la traçabilité des opérations et leur reconstruction ne soient pas parfaites. Les équivalences dictées par l'intuition sémantique sont fondamentales mais elles doivent être traitées avec une grande délicatesse et une conscience aiguë de la totalité de leurs effets.

L'un des articles les plus importants de Maurice Gross (1981), pour bien comprendre l'orientation qu'il a donnée au *Lexique-grammaire*, discute une question qui agite, depuis Aristote, la réflexion sur le rapport exact entre la disposition de formes appartenant à un nombre fini de catégories et le déploiement de l'information qui en

résulte et qui construit le sens en langue. Il le fait en examinant différentes configurations d'une relation générale opérateur / argument à travers laquelle on reconnaît la quasi totalité des problèmes soulevés par les sémantiques de l'actance, des niveaux d'énonciation, des grammaires de cas, de rôles, etc. Il montre ensuite comment, en fonction du nombre et de la nature des arguments couplés à la nature de l'opérateur, on passe progressivement, et selon un continuum dont la complexité reflète les méandres empruntés par les langues naturelles pour nuancer et modaliser l'expression de l'information, à une inversion de la relation prédicative dont le foyer devient le nom alors que le verbe se trouve réduit à un simple *support* de ce qui devient un *prédicat nominal*.

La démonstration de Maurice Gross dans cet article n'est possible, reproductible et crédible que parce que l'assise formelle des équivalences auxquelles elle a recours respecte scrupuleusement la frontière signalée plus haut entre d'une part les équivalences qui ne retiennent que les transformations de structure et les modifications morpho-acoustiques qui s'appuient sur des constantes dérivationnelles inscrites dans la structure du lexique, d'autre part les équivalences fonctionnelles ou sémantiques plus générales qui se contentent d'une adéquation situationnelle.

Mais sa démonstration ne serait pas non plus possible s'il n'y avait pas recours de manière quasi systématique à deux concepts formellement nouveaux : les *restructurations* et les *verbes supports*.

Les *restructurations* apparaissent pour la première fois dans l'un des articles les plus courts de l'histoire de la linguistique française (Boons 71) pour démontrer le lien entre le caractère facultatif ou obligatoire de l'objet interne d'une classe de verbes avec le fait que l'énoncé soit pris au sens propre (objet facultatif) ou figuré (objet obligatoire). La démonstration a recours à des paraphrases aux équivalences imparfaites où la possibilité ou non d'effacer ou de reconstruire le verbe *mettre* joue un rôle central et qui sont toutes des *restructurations*²³. Elles sont *conceptualisées* en tant que telles pour la première fois dans Gross 75 : 142-143 parmi les *transformations nouvelles* proposées pour « condenser en une seule entrée de nombreuses paires de constructions qui autrement devraient être considérées comme non apparentées ». Il signale qu'elles ont leur origine conceptuelle dans la transformation de *montée du sujet* [raising] :

Il semble que Marie travaille → Marie semble travailler

mais aussi dans des constructions du type :

Paul voit que Marie danse → Paul voit Marie danser

Paul empêche que la table tombe → Paul empêche la table de tomber

et propose de les généraliser à des paires du type :

²³ *Pierre tapisse le mur de papier à fleurs / Pierre met du papier à fleurs sur le mur* : « A strictement parler, il ne s'agit pas d'une paraphrase, mais d'une phrase dont le sens est impliqué par celui de la phrase de référence. On voit facilement que la converse n'est pas nécessairement vraie : ce n'est pas parce que Pierre a mis du papier à fleurs sur le mur qu'il l'a nécessairement tapissé » (Boons 71 : 15).

Luc admire les qualités de Léa → *Luc admire Léa pour ses qualités*
Luc réfrène les élans de Léa → *Luc réfrène Léa dans ses élans*
Luc récompense le geste de Léa → *Luc récompense Léa de son geste.*

Il ajoute que cette relation pourrait être étendue à des phrases « sémantiquement voisines » comme *Paul châtie Marie d'avoir fanté* et *Paul châtie la faute de Marie* et qu' « une partie de la diversité que l'on observe dans les contraintes sémantiques entre les N et les V pourrait donc être décrite au moyen de telles transformations et non pas au moyen de règles de sélection ». Il poursuit : « Nous aurions pour nos exemples :

$N^{\circ} V N_{-app} \text{ de } N_{-hum} \rightarrow N_{\circ} V N_{-hum} \text{ Prép } N_{-app}$

et $\text{Prép } N_{-app}$ serait éventuellement effaçable, y compris avec un N_{-nr} comme dans

Luc loue sa chemise (E + pour sa solidité) → Luc loue sa solidité. »

A l'époque il remarquait que si « de telles opérations modifient considérablement la structure des phrases sur lesquelles elles opèrent », « leurs détails de fonctionnement sont encore mal connus ».

De fait, ces mécanismes avaient fait l'objet d'un débat amorcé aux Etats-Unis par la circulation plus ou moins informelle, dans un prolongement critique de *Aspects* (Chomsky 65), d'un *underground classic* de George Lakoff : *On the Nature of Syntactic Irregularity*. Conçu au départ comme une réflexion strictement interne aux hypothèses chomskyennes, ce texte, selon l'introduction de James Mc Cawley : « présente un large éventail d'analyses autorisées par *Aspects* (...) mais qui conduisent à postuler des structures profondes considérablement plus transparentes sémantiquement que celles qui avaient été proposées jusque là », et aboutit à quatre conclusions :

(1) Le sens d'un énoncé de surface peut être reconstruit entièrement à partir de sa structure profonde à condition que les faits d'interprétation sémantique soient traités sur un pied d'égalité avec les jugements de grammaticalité.

(2) Le recours aux faits d'interprétation sémantique permet de maintenir au strict minimum le nombre de catégories grammaticales que les analyses transformationnelles avaient tendance à multiplier.

(3) La notion d'exception, même relative - celle qu'on traiterai aujourd'hui sous la forme d'une règle ou d'une grammaire « locale » -, peut et doit disparaître avec l'intégration à la grammaire des généralisations d'ordre sémantique.

(4) Certaines entrées lexicales doivent être considérées comme « complexes ». Ainsi un verbe comme *entrer* doit être traité « as a verb synonymous with in but obligatorily combined with the inchoative pro-verb <become> (or whatever the basic inchoative element is called) ». Ce *pro-verb* « is part of the meaning of enter and still have clauses with enter derived through an application of the inchoative transformation or rather the more general transformation of « predicate raising » of which « inchoative » and « causative » are special cases ».

Rétrospectivement, on voit bien que si les deux premières conclusions sont à la fois très générales et très dépendantes du cadre théorique et méthodologique choisi, donc d'une portée relativement limitée dans la résolution des problèmes universels de la description des langues, les deux dernières, quoique d'une apparence beaucoup plus technique, excèdent largement le champ des polémiques propres au champ

transformationnel. Les questions qu'elles ont soulevées sont d'ailleurs aujourd'hui au cœur de pratiquement toutes les approches qui se proposent une description unifiée des langues et du langage.

Maurice Gross s'oppose nettement à la troisième conclusion : aucune généralisation d'ordre sémantique ne peut être intégrée à la grammaire de telle sorte qu'on n'ait pas besoin de postuler l'existence de ces micro-climats que sont les grammaires locales. Pour Maurice Gross, la notion même d'une grammaire universelle des langues naturelles étrangère aux exceptions, qu'elle soit exprimée en termes purement linguistiques ou en termes purement gestaltiens et cognitifs, est l'éternel miroir aux alouettes qui a entravé les progrès réels d'une science des langues même si les théories formulées dans cette direction ont pu parfois donner l'impression d'avoir accompli une révolution épistémologique. En l'occurrence, le seul compromis envisageable par le *lexique-grammaire* serait la proposition de Steven Pinker dans *Words and Rules* (1999) qui reconnaît²⁴ que le fonctionnement des langues s'accommode parfaitement de la coexistence d' « un dictionnaire mental de mots mémorisés et d'une grammaire mentale de règles créatives ». Mais il resterait à déterminer sous quelle configuration les mots sont mémorisés et quelles sont les constantes qui permettent d'y accéder, c'est-à-dire les conditions qui rendent possible un traitement formel automatisable.

Une entrée de dictionnaire peut synthétiser des entrées plus simples et recouvrir une entrée complexe mais cette complexité n'est pas celle que postule la sémantique générative. Maurice Gross a tôt repéré ce que tout le monde, y compris les promoteurs de l'idée, finira par voir : l'absence de congruence entre les prédicats sémantiques simples plus ou moins génériques et abstraits et leur réalisation effective dans une langue et *a fortiori* dans différentes langues. En effet, contrairement aux relations d'enchaînement ou aux relations combinatoires entre opérateurs autonomes où rien ne s'oppose à l'existence d'une sémantique universelle dans la mesure où l'universalité concerne la relation ou la fonction elle-même, les unités lexicales, même quand elles sont interprétables en termes de relations ou d'enchaînements entre opérateurs constituant, à chaque fois, une capture et un figement particuliers non seulement de cette relation ou de cet enchaînement mais aussi de l'historique, de la généalogie très particulière et tout à fait aléatoire de cette capture. C'est ce qui explique que deux mots d'une même langue et de sens très proches voire identiques - par exemple : *se rappeler* et *se souvenir* dans *Je me (souviens + rappelle) de (lui + cette histoire) comme si c'était hier* - restent tout à fait distincts dans certaines constructions sans que ce

²⁴ Après une douzaine d'années de recherches sur les seuls verbes irréguliers de l'anglais et de l'allemand dans le but de s'expliquer comment il se fait que les enfants qui ont pour langue maternelle ces deux langues maîtrisent assez rapidement cette jungle d'irrégularités, comment on doit s'expliquer les erreurs qu'ils commettent et que commettent les adultes en les utilisant, comment il se fait que ces verbes ont, dans les deux langues, une fréquence d'occurrence beaucoup plus élevée que celle des verbes réguliers mais qu'aussi bien les verbes rares que les néologismes y sont, par contre, formés sur le modèle des verbes réguliers et enfin, surtout, comment il se fait qu'il existe, pour peu qu'on prenne la peine d'y regarder de plus près, une constante dans la formation des irréguliers, que ce soit en allemand, en anglais ou dans six autres langues : une règle de placement d'un infixé... (Pinker 99 : 211-239).

qui a expliqué leur sens par décomposition sémantique générique puisse expliquer la différence – par exemple *Ça me rappelle quelque chose* opposé à **Ça me souvient quelque chose* et *Il me souvient de te l'avoir déjà dit* opposé à **Il me rappelle de te l'avoir déjà dit*. Et ce qui est vrai à l'intérieur de la même langue l'est encore plus entre plusieurs langues.

Dans le cadre du *lexique-grammaire*, ce type de différence s'explique à la fois plus naturellement et plus formellement par le fait qu'à un *Je me souviens de* peut correspondre un *J'ai le souvenir de* alors que pour un *Je me rappelle de* il n'existe pas un **J'ai le rappel de* correspondant et que, parallèlement, il existe une équivalence naturelle entre *Nous lui avons écrit pour lui rappeler que passé le 30 avril ce serait le tribunal* et *Nous lui avons envoyé un rappel comme quoi passé le 30 avril ce serait le tribunal* mais qu'on ne retrouverait pas d'équivalence comparable avec *souvenir* si l'énoncé de départ, au demeurant tout à fait plausible, était *Nous lui avons écrit pour qu'il se souvienne que passé le 30 avril ce serait le tribunal*. Enfin il y a syntaxiquement et sémantiquement une *mémoire qui revient* et qui construit le champ lexico-grammatical du *souvenir* et une *mémoire qu'on sollicite* et qui construit le champ lexico-grammatical du *rappel*; il peut y avoir intersection entre les dérivés verbaux et certaines de leurs constructions mais l'économie générale de l'imbrication des deux champs n'a pas été donnée par la logique de leur interprétation sémantique mais par l'historique des figements partiels et asymétriques, des spécialisations, dictés par l'usage. Ce qui est néanmoins remarquable, c'est l'existence, partout et toujours au sein de ces phénomènes, de *classes d'équivalences* et de points de *neutralisation des contraintes*. A condition de respecter les faits de langue et de ne négliger aucun des états, aucune des transformations possibles d'une forme, il existera toujours un lieu d'équivalence sémantique entre deux formes morpho-syntaxiquement différentes où ces deux formes s'équilibreront - ou se neutraliseront - montrant du même coup le ou les paramètre(s), parmi leurs constituants et les conditions de stabilité de la configuration, dont une légère variation entraîne une importante différence de sens. D'où l'importance cruciale des *restructurations*.

4. L'articulation de la grammaire au dictionnaire : les supports

Le rendement des *restructurations* ne s'est imposé pleinement aux descriptions que lorsqu'on a pris la mesure exacte de la fonction des *supports* (cf II) dans l'*actualisation* des noms mais aussi d'autres catégories *a priori* non prédicatives. Les changements de structure associés à la présence ou non d'un support ou de ses traces présentent des régularités lexicalement dépendantes où sont intégrés des traits *aspectuels*, *actanciels*, *cinétiques*, *méronymiques* et de *détermination*. Ces régularités s'organisent en autant de *grammaires locales* dont le support constitue la trame. Ces grammaires locales se démarquent de la grammaire générale et en *expliquent les exceptions*. Produit d'un phénomène d'appropriation très particulier qui détermine des conditions d'*effacement*, de *reconstructibilité* et de *redondance* constitutives de la construction du sens, le support est une autre « bête noire » de toutes les systématisations universalisantes : grammaires universelles, grammaires exclusivement cognitives, paradigmes structuraux, modèles fondés sur un calcul logique, sur une combinatoire formalisée de primitifs sémantiques ou sur des contraintes universelles de communication.

L'année où paraît *Méthodes en syntaxe*, commence à circuler un texte²⁵ dont la publication l'année suivante (Gross 76 : 97-119) sera vite saluée comme une authentique découverte. En comparant deux énoncés de même structure et qui ne diffèrent que par leur verbe conjugué, Maurice Gross remarque que seul l'un des deux est justiciable d'une *double analyse* et que cette différence peut être constatée pour une série solidaire de propriétés : la *transformation passive*²⁶, l'*extraction*, la *permutation de longueur*, la *relativisation*, l'*extraposition*, la *transformation de se-moyen*, la *coréférence du sujet du verbe avec son complément*. Les verbes responsables de ce différentiel : *commettre* (dans *commettre une agression*), *exercer* (dans *exercer une pression*), *accuser* (dans *accuser une différence*), *passer* (dans *passer un accord*), *faire* (dans *faire une étude de*), *être* (dans *être en contradiction avec*), *avoir*, *éprouver*, *ressentir* (dans *avoir, éprouver, ressentir de la haine pour*), mais aussi quelques autres pour lesquels la *double analyse* porte sur des propriétés différentes comme *répandre* (dans *répandre la rumeur*), *accepter* (dans *accepter l'idée*) et *donner* (dans *donner l'impression*), ont en commun de soulever « un ensemble de problèmes (qui) se pose en termes de structure du groupe nominal » (76 : 117). A l'époque, l'idée de structure est étroitement associée au groupe verbal et si l'idée fait son chemin que le groupe nominal a lui aussi une structure et que cette dernière peut être suffisamment prégnante pour régir la structure de l'ensemble de l'énoncé, y compris le verbe, l'état d'avancement des descriptions et *a fortiori* l'héritage grammatical ne fournissent pas beaucoup d'informations sur ces énoncés à dominante nominale. Au LADL non plus, on ne trouve pas encore de trace de l'expression *prédicat nominal* qui qualifierait aujourd'hui tout naturellement *agression* dans *commettre une agression* ou *accord* dans *passer un accord*, etc. Gross ne parle dans ce premier article ni de prédicat nominal ni de support. Il n'appelle même pas par son nom la *double analyse* qu'il vient de présenter... Lorsqu'il reprend les conclusions de son article dans Gross 77 : 215-233, il parle de « Groupes nominaux à structure double », et n'aborde toujours pas la question de la prédication nominale en tant que telle mais il introduit pour la première fois la notion de *verbe support*. Il n'y voit au début qu'un type particulier d'*opérateur* de nominalisation « (relativement) vide de sens » (77 : 217) qu'il qualifie d'*opérateur support de temps* et qu'il limite à un petit nombre de verbes tout en admettant que l'analyse de certains types d'énoncés devra être « recherchée dans une extension de la notion de verbe support » ((77 : 218). Comme révélateur d'un processus spécifique de construction de l'information autour de la *prédication nominale* au moyen d'un ensemble de verbes qui *deviennent supports* en troquant leur fonction prédicative pour une fonction grammaticale et actualisatrice, la *double analyse* ne s'impose vraiment qu'avec un article de Jacqueline Giry-Schneider (78), la thèse soutenue la même année par Anne Daladier et surtout dans Gross 81 et Guillet & Leclère 81.

En fait, c'est à un profond bouleversement des habitudes et de nos réflexes qu'invitent certaines remarques de Gross 76 : « Nos exemples montrent en tout cas que cette

²⁵ « Sur quelques groupes nominaux complexes », *Rapport* n°6 du LADL.

²⁶ Ainsi *Les Indiens lancent une attaque contre le fort* peut se passer de deux manières : *Une attaque est lancée contre le fort par les Indiens* et *Une attaque contre le fort est lancée par les Indiens* alors que *Les Indiens observent une attaque contre le fort* ne peut se passer que par *Une attaque contre le fort est observée par les Indiens*. (* *Une attaque est observée contre le fort par les Indiens*). *Lancer est donc ici un verbe support alors qu'observer est un verbe distributionnel*.

éventuelle structure (du groupe nominal) est loin d'être aussi simple que celle que l'on admet de façon répandue. Ces exemples ne sont pas en effet des cas exceptionnels, mais des constructions très communes, et nombreuses en termes des éléments lexicaux en jeu (noms et verbes), seulement elles n'ont pas été analysées à ce jour. Bien d'autres phénomènes indiquent que la notion simpliste de groupe nominal qui figure dans les grammaires génératives risque de n'être qu'un cas particulier peu intéressant et peu révélateur de l'organisation syntaxique que l'on a l'habitude de centrer autour du nom.» (76 : 117).

Maurice Gross se référerait constamment à un principe harrissien : en langue une relation entre deux unités ne doit jamais être représentée par une flèche simple [→ ou ←] si ce n'est pour des raisons de commodité qui ne porteraient pas à conséquence mais par une flèche double [↔]. En clair, *un élément ne peut vraiment en régir un autre que si cet autre appelle l'élément qui le régir*. Les relations entre les unités linguistiques sont davantage des relations d'appropriation plus ou moins pré-définies avec des dominances très relatives que des applications de fonctions où ce qui s'applique choisirait ce à quoi il s'applique indépendamment de lui à la manière d'une construction ou d'une destruction absolues. Tout en reconnaissant la profondeur des intuitions des grammairiens de Port-Royal et en rendant hommage au « cadre transformationnel sous-jacent à leur pensée », il a toujours tenu en grande suspicion leur conception binaire orientée de la prédication et ce depuis Gross 67 où il montre l'incidence de l'interdépendance étroite du verbe, du déterminant, du nom déterminé sur la présence ou non d'une préposition dans le lien du verbe et du nom.

Transposé à la relation du verbe à ses arguments, le principe signifie clairement que l'irrégularité des constructions verbales pourrait être induite par une irrégularité de l'influence des arguments sur le verbe. Il va donc s'intéresser au nom et plus particulièrement à ce qui n'avait jamais été fait avant lui d'une manière quelque peu systématique, à sa *syntaxe*. Dans un premier temps (Gross 77), les exceptions sont partout. Les relations d'appropriation sont totalement imprévisibles. Il n'y a même plus matière à faire des tables de propriétés. A une époque où beaucoup de chercheurs mais surtout la quasi totalité des décideurs voient, dans le perfectionnement de la formalisation des combinatoires logiques, la clé non seulement du progrès mais de l'accès à la compréhension du fonctionnement des langues, du langage et la pensée qui s'en sert, cette avalanche d'irrégularités fruit d'une observation d'entomologiste doublée d'une argumentation de mathématicien, provoque un certain découragement.

En fait, l'ouvrage annonce un tournant. L'étude, depuis quelques siècles, des constructions verbales, épine dorsale de la langue, pilier de la prédication et de la construction de l'information, arrivait à son terme et cédait la place à une forme de description qui appelait des outils nouveaux : l'exploration des galaxies nominales. Dix-neuf ans plus tard, dans un article où il remet en cause le bien-fondé de la séparation par les grammaires françaises des constructions passives et des constructions d'adjectifs en *-able*²⁷, Maurice Gross écrit : « *La reconnaissance des verbes*

²⁷ « On voit ainsi comment une réanalyse simple de la forme passive conduit à repositionner certains concepts de base des grammaires courantes. L'exemple des adjectifs en *-able* dérivés de verbes est typique. Alors que ces structures sont clairement analogues à celles du passif et que leur distribution dans le lexique est à peu près la même que celle du passif, ces formes n'ont pas reçu d'appellation propre et sont tout juste signalées. Cette remarque pose un problème plus général, celui de la manière dont les chapitres des grammaires courantes ont été choisis » (96 :18).

supports permet de comprendre de nombreuses observations sur la structure d'argument des substantifs et en particulier sur les prépositions qui régissent les compléments de noms » et, un peu plus loin, « *Ainsi donc, le régime des compléments du substantif est exactement celui des verbes supports associés, et il n'a rien à voir avec celui des verbes éventuellement apparentés. Autrement dit, les irrégularités de régime des noms sont les variations d'emploi des verbes supports sous-jacents. Les règles de formation des groupes nominaux à partir des phrases à V_{sup} sont régulières, alors que la combinatoire des V_{sup} et de leur nom l'est beaucoup moins. Elle doit donc être décrite nom par nom dans un lexique-grammaire d'une certaine complexité* ». (1996 : 8-9) (C'est nous qui soulignons).

C'est très exactement le programme que se sont assignés, malgré des perspectives parfois divergentes, différents continuateurs du *lexique-grammaire*, entre autres Gaston Gross, dont les *classes d'objets* sont des classes de noms, ou l'auteur de ces lignes, dont les *matrices définitives* reconstruisent autour du nom une grammaire du *report* harrissien.

En quarante ans...

Maurice Gross a construit deux espaces linguistiques à la fois distincts et étroitement dépendants : *d'une part*, un dictionnaire dont l'architecture est le produit d'une entreprise de classement de très longue haleine selon des critères issus de la construction de classes d'équivalences ; *d'autre part* un ensemble de grammaires locales susceptibles de faire fonctionner un algorithme auquel elles apprennent à utiliser le dictionnaire avec des outils exclusivement linguistiques. Que l'analyse descriptive vise à extraire de l'information ou à traduire, elle adopte la forme d'un itinéraire d'applications ordonnées d'opérateurs à des arguments. Lorsque ces applications ne sont pas, dans la réalité des usages des langues naturelles, linéaires, ce qui est fréquemment le cas, l'algorithme doit les linéariser par une décomposition des contraintes *via* la construction de classes d'équivalences. Concrètement, cela implique soit un retour au dictionnaire pour y trouver les composants les plus élémentaires dont la combinatoire non contrainte ou figée donnera l'équivalent de la contrainte complexe à analyser, soit, lorsque le dictionnaire ne répond pas, la construction d'un parcours linéaire simple équivalent au parcours non linéaire complexe. Mais dans le second cas, l'algorithme ne pouvant *inventer* l'équivalence, celle-ci doit avoir été prévue par le programme. C'est pourquoi il est impératif de connaître *toutes les restructurations possibles* et de maîtriser le fonctionnement des outils grammaticaux qui en sont la cheville ouvrière : *les supports*.

Amr HELMY IBRAHIM

RÉFÉRENCES

- BOONS, Jean-Paul, 1971, « Métaphore et baisse de la redondance », *Langue française* 11 (Gross, M. & Stéfani, J. *Syntaxe transformationnelle du français*), 15-16.
- BGL - BOONS, Jean-Paul, GUILLET, Alain & LECLERE, Christian, 1976, *La structure des phrases simples en français*, Genève : Droz.
- DALADIER, Anne, 1978, *Quelques problèmes d'analyse d'un type de nominalisation et de certains groupes nominaux français*, Thèse de 3^{ème} cycle, Université Paris 7.
- GIRY-SCHNEIDER, Jacqueline, 1978a, « Interprétation aspectuelle des constructions verbales à double analyse », *Linguisticae Investigationes* II :23-54.
- 1978b, *Les nominalisations en français*, Genève : Droz.
- 1987, *Les prédicats nominaux en français*, Genève : Droz.
- 1994 (Éd.), *Langages* 115 (septembre), *Sélection et sémantique : classes d'objets, compléments appropriés, compléments analysables*.
- GROSS, Gaston, 1989, *Les constructions converses du français*, Genève : Droz.
- 1994, « Classes d'objets et traitement de la synonymie » in Ibrahim A. H. *Supports, opérateurs, durées*, Annales littéraires de l'Université de Besançon 516, Paris : Les Belles Lettres.
- GROSS, Maurice, 1967, « Sur une règle de cacophonie », *Langages* 7, repr. in Arrivé M. & Chevalier J.-C., 1970, « Une transformation d'effacement », 277-293.
- 1968, *Grammaire transformationnelle du français : syntaxe du verbe*, Paris : Larousse.
- 1975, *Méthodes en syntaxe*, Paris : Hermann.
- 1976, « Sur quelques groupes nominaux complexes », in Chevalier J.-C. & Gross M., *Méthodes en grammaire française*, Paris : Klincksieck.
- 1977, *Grammaire transformationnelle du français : syntaxe du nom*, Paris : Larousse.
- 1979, « On the failure of generative grammar », *Language* Vol.55, n°4, 859-885.
- 1981, « Les bases empiriques de la notion de prédicat sémantique », *Langages* 63 (Guillet A. & Leclère Ch. *Formes syntaxiques et prédicats sémantiques*), 7-52.
- 1996, « Les verbes supports d'adjectifs et le passif », *Langages* 121 (Ibrahim, A. H. *Les supports*), 8-18.
- GUILLET, Alain & LECLERE, Christian, 1981, « Restructuration du groupe nominal », *Langages* 63 (Guillet, A. & Leclère, Ch. *Formes syntaxiques et prédicats sémantiques*), 99-126.
- 1992, *La structure des phrases simples en français : constructions transitives locatives*, Genève : Droz.
- HARRIS, Zellig Sabbetai, 1968, *Mathematical structures of language*, New York : John Wiley & Sons.

Amr Helmy Ibrahim

1969, « The Two Systems of Grammar : Report and Paraphrase », in *Papers in structural and transformational linguistics*, 1970, Dordrecht : D. Reidel, 612-692.

1988, *Language and Information*, New York : Columbia University Press.

IBRAHIM, Amr Helmy, 1996, « La forme d'une théorie du langage axée sur les termes supports », *Langages* 121 (Ibrahim, A. H. *Les supports*), 99-119.

1997, « Pour une définition matricielle du lexique », *Cahiers de lexicologie* vol. 71-2, 155-170.

1998, « Peut-on reconnaître automatiquement les supports du non-fini en français et en arabe ? », *BULAG* 23, 245-273.

2000, « Une classification des verbes en six classes asymétriques hiérarchisées », *Syntaxe & Sémantique 2, Sémantique du lexique verbal* (Cordier, F., François J. et Victorri B. éd.), Caen : Presses universitaires de Caen, 81-98.

2001, « Argumentation interne et enchaînements dans les matrices définitives », *Langages* 142 (Ibrahim, A. H. *Les discours intérieurs au lexique*), 92-126.

2002, « Les verbes supports en arabe », *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, Tome XCVII Fasc. 1, 315-352.

LAKOFF, George, 1970, *Irregularity in Syntax*, New York : Holt, Rinehart & Winston.

NEVIN, Bruce E. Ed., 2002, *The Legacy of Zellig Harris : Language and Information into the 21st century – vol I : Philosophy of science, syntax and semantics – vol. II : (JOHNSON, Stephen M. co-ed.) Mathematics and computability of language*, Amsterdam/Philadelphia : John Benjamins B.V.

PINKER, Steven, 1999, *Words and Rules*, New York : Basic Books.